

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. GABRIEL DEVÉRIA

PAR

M. EDMOND POTTIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 2 mars 1900



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC

INSTITUT
1900 — 5.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165828

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. GABRIEL DEVÉRIA

PAR

M. EDMOND POTTIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 2 mars 1900

MESSIEURS,

Vous m'avez confié la tâche de vous parler de mon prédécesseur, M. Devéria. Si quelque chose peut excuser l'insuffisance de ce travail, c'est assurément mon incompetence. Je n'essaierai pas de vous la dissimuler, parce qu'elle vous apparaîtrait d'autant plus flagrante. Et s'il est vrai, comme l'a dit un auteur du XVII^e siècle « qu'il est ordinaire et comme naturel de juger du travail d'autrui seulement par rapport à celui qui nous occupe (La Bruyère, *Des jugements*, LXII) », vous comprendrez sans peine

combien il était difficile à un helléniste de louer convenablement un sinologue. Aussi n'est-ce pas, à proprement parler, une étude complète sur votre savant confrère que je vous apporte. Il m'a semblé que je n'avais pas à empiéter sur les prérogatives de notre éminent et vénéré Secrétaire perpétuel. C'est à lui qu'il appartient d'analyser l'homme tout entier, son caractère et son œuvre, le jour où il sera tenté de faire revivre sous vos yeux la physionomie originale et complexe de Devéria, à la fois érudit et diplomate, voyageur et professeur. Je me contenterai de retracer l'histoire de sa vie, de vous entretenir de ses principaux travaux. Là même, j'aurais risqué d'être bien inexact ou incomplet, si je n'avais eu la bonne fortune de rencontrer une aide très précieuse chez deux écrivains compétents, M. Henri Cordier et M. Édouard Chavannes, que de longues relations unissaient à votre confrère et qui lui ont consacré d'excellents articles, l'un dans les *Archives pour servir à l'Histoire de l'Asie Orientale* (*T'oung Pao*, décembre 1899, n° 5, p. 481), l'autre dans le *Journal Asiatique* (novembre-décembre 1899, p. 375). J'y ai trouvé le cadre tout tracé de ma notice et je suis heureux de dire que je leur dois ce qu'il y a d'essentiel ici. La bibliographie, en particulier, est tout entière empruntée à M. H. Cordier.

I

Jean-Gabriel Devéria naquit le 8 mars 1844, à Paris, au n° 38 de la rue de l'Ouest (aujourd'hui rue d'Assas), dans une famille qui comptait déjà des noms illustres. Son père, Achille Devéria, peintre et graveur, élève de Girodet,

s'était fait connaître par l'application de la couleur à la lithographie. Son oncle, Eugène Devéria, était dans tout l'éclat de sa renommée de peintre : on cite de lui plusieurs tableaux restés célèbres, entre autres la *Naissance d'Henri IV*, qui est au Louvre (1). La maison était gaie et animée par le mouvement des six enfants qu'Achille Devéria avait eus de son mariage en 1829 avec M^{lle} Motte, fille d'un imprimeur lithographe.

Très hospitalier, d'une bonté et d'une obligeance proverbiales, épris de littérature autant que d'art, le père de votre futur confrère recevait toute la pléiade romantique. C'est dans son salon de la rue de l'Ouest que Musset, très jeune encore et débutant timide, vint lire ses premiers vers. Gabriel Devéria a raconté lui-même, dans la notice consacrée à son frère Théodule, comment le fameux *Cénacle* avait installé ses quartiers au foyer même de sa famille. « La maison, dit-il, que mon père possédait rue Notre-Dame-des-Champs (2), était enfouie dans des jardins : elle avait la tranquillité d'une retraite et la gaieté d'un nid. Rien n'était plus hospitalier, plus vivant et plus joyeux que cet intérieur d'art et de famille. Les frères Achille et Eugène Devéria, tous les deux peintres, le second élève du premier, jouissaient à cette époque d'une vogue presque européenne. Alfred et Paul de Musset, Mélanie Waldor, Charles Nodier et sa fille, Paul Fouché, Gustave Planche,

(1) Sur les frères Devéria voir Ch. BLANC, *Les artistes de mon temps*, Didot, 1876 ; H. DELABORDE, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1863, 1^{er} décembre 1872 ; GUIFFREY, *L'Art*, t. XXXII, mars 1883.

(2) Cette maison avait deux entrées, une sur la rue d'Assas actuelle, l'autre sur la rue Notre-Dame-des-Champs.

Charton, Edgar Quinet, Sainte-Beuve, les peintres Eugène Delacroix, Glaize, Louis Boulanger, Camille Roqueplan, Huet, Martin Lavigne, Chenavard, Amaury Duval, les sculpteurs Maindron et David d'Angers, Monpou, le compositeur aux rythmes alors nouveaux, comptaient parmi les hôtes de la maison : c'était le centre du romantisme, le quartier général des jeunes poètes, des jeunes artistes, des *jeunes France*, et Victor Hugo y trônait(1).» Ajoutons que ces relations s'étendaient aussi au monde savant : Paulin Paris, Charles Lenormant fréquentèrent longtemps la maison.

En montrant comment le goût et l'intelligence de son frère Théodule se formèrent dans ce milieu, Gabriel Devéria explique du même coup sa propre éducation. Son père s'intéressait à tout : il avait des collections variées où les spécimens d'industries d'art voisinaient avec des objets d'histoire naturelle; c'était comme un musée pédagogique qui lui servait à initier ses enfants à toutes les connaissances humaines. Il avait devancé les méthodes d'enseignement si goûtées aujourd'hui et inventé pour son usage particulier les « leçons de choses ». Il va sans dire que le dessin occupait une place assez considérable dans cette instruction pratique. Comme son frère Théodule, votre confrère en conserva le goût très vif et ses croquis de voyage attestent qu'il maniait le crayon avec beaucoup d'adresse.

Cette enfance heureuse semblait présager à Gabriel Devéria un avenir riant et une vie facile. La mort prématurée de son père, en 1857, vint brusquement changer la

(1) *Notice biographique* sur Th. Devéria, p. 1 et 2.

situation de la famille et la rendre assez précaire. Gabriel n'avait que treize ans et il faisait ses études à Sainte-Barbe. Cette perte cruelle fut en partie compensée par la présence de son frère aîné, beaucoup plus âgé que lui (il était né en 1831 et avait alors vingt-six ans), qui prit auprès de l'enfant la place d'un véritable éducateur. Il nous est doux de rappeler ici le souvenir de ce frère, tendrement penché sur l'enfance de Gabriel Devéria, car il est devenu lui-même un grand savant dont la vie fut intimement liée à l'histoire de nos collections nationales. Théodule Devéria a compté parmi les plus éminents égyptologues de notre temps. Nommé conservateur-adjoint du Louvre en 1860, il rédigea un *Catalogue des manuscrits égyptiens*, que l'on considère encore aujourd'hui comme un des meilleurs travaux sortis du Musée. Ce catalogue lui coûta dix ans de travail et il ne le vit pas paraître ; il fut publié après sa mort, en 1872, par les soins de M. Pierret. Ce travailleur et ce chercheur sagace eût sans doute enrichi la science française de publications plus importantes encore, s'il n'eût malheureusement succombé, âgé de quarante ans, à la maladie de poitrine dont il souffrait depuis longtemps. Tout récemment, M. Maspero a voulu rendre hommage à sa science et à ses services, en lui élevant un véritable monument par la publication des *Mémoires et Fragments de Théodule Devéria* (1).

Comment Gabriel, à peine âgé de seize ans, fut-il

(1) Voyez la *Notice biographique sur Théodule Devéria* (1831-1871), par Gabriel Devéria, insérée dans le premier des deux volumes publiés par les soins de M. Maspero (tomes IV et V de la *Bibliothèque égyptologique*, Leroux, 1896 et 1897).

amené à partir pour la Chine, au mois de février 1860? C'est ce que m'ont fait connaître les renseignements recueillis dans sa propre famille. L'atavisme a peut-être été un facteur puissant dans la carrière, si complexe et par moments si imprévue, de votre confrère. A une époque où les Français s'expatriaient encore moins que maintenant, la famille Devéria comptait déjà un certain nombre d'hommes assez entreprenants pour ne pas redouter les voyages au long cours et pour planter leur tente en pays étranger. A côté des peintres Achille et Eugène Devéria, il y avait un troisième frère, nommé aussi Théodule, qui, à l'âge de quatorze ans, était parti pour les Indes; il exploitait là une plantation d'indigo et avait épousé une Française de Calcutta, dont il eut sept enfants. Un arrière-grand-père de Gabriel Devéria était allé s'établir à Saint-Domingue. Un de ses cousins était en Australie, d'autres en Angleterre. Une certaine humeur voyageuse avait donc pu passer dans les veines de l'écolier; aussi rêvait-il pour lui-même une des rares professions qui ouvrent à leurs élus des horizons sans cesse nouveaux et étendus, celle d'officier de marine. Mais il fallait préparer des examens, faire beaucoup de mathématiques, et tous ces beaux projets avaient peine à prendre corps, quand, un jour, un ami de la famille, Ferdinand Denis, administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, vint annoncer que M. Kleczkowski cherchait des jeunes gens pour les emmener en Chine et y fonder l'École d'Interprètes que le gouvernement français, désireux de prendre un contact définitif avec l'Extrême-Orient, voulait installer au cœur du pays même. Nous venons de voir pourquoi cette proposition, qui eût

pu sembler extraordinaire et effrayante à d'autres, ne pouvait pas effaroucher la famille Devéria. Quant au jeune Gabriel, il accueillit avec transport l'occasion de contenter sans retard son envie de voyager. Le 6 février 1860, il était nommé élève-interprète pour la langue chinoise ; au mois de septembre il débarquait à Tien-tsin. On était en pleine guerre. Les armées alliées de la France et de l'Angleterre venaient de forcer l'entrée de Pékin et, quelques semaines après, un traité consacrait solennellement l'ouverture de la Chine aux Européens. Devéria arrivait, avec un à-propos merveilleux, faire sa carrière dans le Céleste Empire.

Les premières années de son séjour furent exclusivement consacrées à ses devoirs professionnels. Après avoir géré à deux reprises le consulat de France à Tien-tsin et pris part comme agent officieux et interprète aux traités conclus par la Chine avec l'Espagne et l'Italie (septembre 1863 à août 1865 ; mars 1866 à avril 1869), il fut nommé chancelier à Fou-tchéou (février 1870). On l'eût sans doute fort surpris, à cette époque, si on lui avait prédit qu'il aurait un jour des ambitions académiques. Il ne songeait qu'à être un bon fonctionnaire et à bien connaître le lointain et mystérieux pays que fort peu d'Européens, malgré les traités, étaient encore à même de pénétrer et d'étudier à fond.

J'imagine que la guerre de 1870 fut chez Devéria, comme chez tant d'hommes de sa génération, la cause d'une refonte complète de ses idées et de son programme d'existence. Les circonstances dans lesquelles il revint en France, après dix ans d'absence, étaient bien faites pour le frapper. A la suite de massacres commis à Tien-tsin,

l'Empereur Napoléon III avait exigé et obtenu une réparation éclatante : une ambassade extraordinaire fut chargée d'aller porter en France même les excuses du gouvernement chinois. Devéria avait été désigné pour l'accompagner comme interprète. Quand le bateau toucha Marseille, quel coup de foudre attendait les voyageurs ! L'Empire effondré, les Allemands aux portes de Paris, le gouvernement de la Défense Nationale réfugié à Bordeaux : telle était la situation. Devéria rejoignit ses chefs et se mit à leur disposition. Il assista à la cruelle et lente agonie de la résistance et, pour mettre le comble à ses tristesses, trois jours avant la capitulation, le 25 janvier 1871, son frère Théodule, gravement atteint par le froid et les souffrances du siège, mourait à Paris, sans qu'il eût pu le revoir.

Après ce douloureux cauchemar, Devéria se réveilla plus mûri, plus désireux de travailler au relèvement de la patrie humiliée et amoindrie. L'influence morale et l'enseignement scientifique de Théodule Devéria, déposés à l'état de germes dans l'âme de l'enfant, commencèrent à porter leurs fruits chez l'homme. En 1873, revenu en Chine et nommé premier interprète de la Légation de France à Pékin, il écrivit sous le pseudonyme de M. T. Choutzé (surnom honorifique qu'il avait reçu de ses amis chinois et dont le sens était « qui plante et fait croître la vertu ») (1) une relation de voyage qui parut dans le *Tour du Monde* et qu'il intitula : *Pékin et le Nord de la Chine*. C'est le pré-

(1) C'est, paraît-il, d'après les indications données par M. Vissière à la famille de M. Devéria, une sorte de traduction de son nom, faisant allusion en même temps à un passage du Chou-King ou « Livre de l'Histoire », très connu des lettrés chinois.

lude d'une série de travaux qui chaque fois prennent un caractère de plus en plus scientifique.

L'histoire d'abord le tente. Plusieurs années se passent dans la préparation d'un volume sur les *Relations de la Chine avec l'Annam* (paru en 1880). L'auteur avait-il compris, par une sorte de flair divinateur, de quelle utilité allait bientôt devenir pour la diplomatie française l'étude de la contrée annamite ? Cela paraît probable, si l'on se reporte à la date des exploits et de la mort de Francis Garnier, au Tonkin (décembre 1873), qui coïncident avec l'installation de Devéria à Pékin. De si graves événements avaient éveillé la curiosité perspicace du jeune diplomate. En étudiant l'Annam, il prit rang parmi les premiers pionniers de la colonisation française.

De retour à Paris, en 1880, il lutta pendant toute la durée du ministère Jules Ferry pour faire prévaloir les revendications de la France, et il fut un des agents les plus actifs de l'intervention armée qui, après les péripéties que l'on sait, devait finalement nous conquérir un magnifique royaume. C'est à cette intention que, pour compléter son premier travail sur l'Annam, il publia une description géographique et ethnographique de la *Frontière sino-annamite* (parue en 1886).

Cependant, après tant de voyages et de travaux, tant de pointes poussées dans tous les sens, Devéria n'avait pas encore trouvé sa véritable voie. Chevalier de la Légion d'honneur à 31 ans (1876), marié en 1876 avec M^{lle} Charlotte Thomas, nièce du célèbre compositeur Ambroise Thomas, interprète de première classe en 1880, consul de seconde classe la même année, secrétaire de seconde classe en 1881,

secrétaire interprète à Paris en 1882, Devéria, arrivé à l'âge de trente-huit ans, avait le droit de penser qu'il avait façonné sa vie à son gré, par sa volonté et par son travail, et qu'elle avait déjà porté ses plus beaux fruits. En réalité, sa carrière scientifique était à peine commencée.

Sa véritable vocation lui fut révélée par l'étude des manuscrits et des inscriptions que l'on doit aux tribus non chinoises qui sont disséminées dans le Céleste Empire, « débris de races presque éteintes, dit M. Chavannes (1), dont les origines sont obscures, vestiges d'un passé dont la mémoire des hommes n'a gardé qu'un souvenir confus ».

Partout, Messieurs, le problème des origines a le don de passionner les historiens; nulle part on ne le sait mieux que dans cette enceinte. L'idée de remonter par l'alphabet et par la langue épigraphique aux ancêtres de la dynastie mandchoue actuelle était neuve et hardie. Elle apparut à Devéria comme une entreprise digne d'occuper le reste de sa vie; elle lui révéla à lui-même le goût d'érudition qu'il portait au fond de son être. A voir l'ardeur avec laquelle il se jeta sur ce domaine inexploré de la science, on eût dit que l'âme de son frère, de l'érudit égyptologue, avait passé en lui, et qu'en dépit de la mort, leurs deux esprits se trouvaient réunis de nouveau dans un commun amour des antiquités orientales, dans le calme et serein domaine des spéculations historiques. Gabriel Devéria devint l'explorateur de la Chine avant les Chinois. C'est là son plus grand titre de gloire, et ce qui lui a mérité l'honneur d'entrer dans votre Compagnie.

(1) *Journal Asiatique*, 1899, p. 378.

L'enquête de Devéria sur ces peuples apparentés aux Mandchous, dont les princes régnèrent sur le nord de la Chine au XII^e et au XIII^e siècle de notre ère, se fit par des manuscrits et par des inscriptions. La Chine avait institué, dès le XV^e siècle, un collège d'interprètes destiné à expliquer les langues « des barbares » avec lesquels le gouvernement entretenait des relations : on y conservait des vocabulaires et des textes qui restent comme les précieux vestiges de ces langues perdues. Devéria comptait faire l'histoire complète de ce collège et publier les textes en fac-similé. Mais, après avoir imprimé quelques feuilles (1) et tiré un certain nombre de planches, il dut s'interrompre en apprenant la découverte de documents nouveaux qui pouvaient modifier tout son travail ; il n'eut jamais le temps de l'achever. Nous connaissons seulement par des monographies et des publications partielles d'inscriptions, insérées dans le *Journal Asiatique* ou dans la revue d'études chinoises intitulée *T'oung Pao*, les principales étapes de sa pensée.

A la linguistique, ses travaux apportèrent aussi un ample butin. « Ils ouvrent, dit M. Chavannes (2), un chapitre nouveau dans l'histoire de l'écriture, qui devra désormais étudier les tentatives faites par l'esprit humain pour composer, avec les caractères chinois mi-idéographiques, mi-phonétiques, et s'appliquant à une langue monosyllabique, des écritures qui expriment des langues polysyllabiques, et qui paraissent être purement phonétiques. »

(1) Ces feuilles appartiennent à la Bibliothèque de la Société Asiatique.

(2) *Ouvr. cité*, p. 383.

De tous ces graves problèmes qui absorbaient l'activité de Devéria plusieurs n'ont pas encore reçu de solution. Le déchiffrement de quelques-unes de ces inscriptions lui a résisté et, pour parler la langue familière à nos études occidentales, on peut dire que la Chine, elle aussi, a « son étrusque ». Mais c'est déjà beaucoup que d'avoir frayé la voie. Devéria a été, dans cet ordre de sciences, un initiateur.

Pendant ce temps, il avait conquis les grades élevés de sa carrière. Secrétaire de première classe en 1883, consul général en 1888, il eut la joie, la même année, de recevoir de vous le prix Stanislas Julien. Ses importants travaux de sinologie méritaient amplement cette faveur ; mais elle fut justifiée de plus par un curieux et pittoresque mémoire (paru en 1887), dans lequel Devéria avait mis à exécution un projet déjà ancien, conçu dès les premières années de son séjour à Pékin. Il lui avait été donné, en 1872, d'assister clandestinement au défilé du cortège qui conduisit au Palais Impérial la nouvelle épouse de l'empereur de Chine. Aucun Européen n'avait encore pu voir de ses yeux cette cérémonie, et le souvenir en était resté très vif dans la mémoire du jeune Français. De là est né son volume sur *Un Mariage Impérial chinois*.

En 1889, autre succès dont Devéria fut très fier, parce que depuis longtemps il ambitionnait ce poste, pour lequel il avait été proposé déjà en 1886 : il fut nommé professeur titulaire de la chaire de chinois à l'École des Langues Orientales vivantes. Il devait, pendant dix ans, se consacrer à son cours et à ses élèves avec un absolu dévouement, qui alla malheureusement jusqu'à l'oubli de soi-même, dans la dernière année, alors qu'il eût été plus

prudent pour lui de s'arrêter, de se reposer, peut-être même de renoncer à l'enseignement.

Depuis 1895 sa pensée s'était orientée vers un nouveau sujet, la propagation des religions étrangères dans l'Extrême-Orient; il avait, à cette date, publié un mémoire sur *l'Origine de l'Islamisme en Chine*. « Il cherchait, dit M. Chavannes, à surprendre l'instant où les croyances venues d'Occident faisaient leur apparition en Chine; l'oreille attentive, il écoutait tomber goutte à goutte dans le vieil Empire ces infiltrations lentes d'où se forment les grands courants d'idées et de passions qui entraînent les cœurs et les esprits des foules, et qui menacent d'emporter un jour l'édifice suranné de la morale confucéenne (1). » Un de ses derniers articles (paru en 1897) a pour objet l'existence de la doctrine manichéiste en Chine. C'était le couronnement de son enquête sur le pays qui était devenu sa province scientifique. Géographie, histoire, langue et littérature, mœurs et coutumes, religion, il avait successivement tout parcouru et l'on peut dire qu'à ce moment personne en Europe ne connaissait la Chine mieux que lui.

Je me souviens de l'avoir vu, au Louvre, accompagner le vice-roi du Petchili avec lequel il s'entretenait familièrement. Je ne crois pas que dans tout son voyage Li Hong-tchang ait rencontré beaucoup d'hommes également compétents pour causer avec lui de la Chine et pour lui parler de Rubens ou de Delacroix. Le fils d'Achille Devéria était seul capable de ce tour de force. On pouvait se dire, en les voyant côte à côte, que ces deux hommes si dissem-

(1) *Ouvr. cité*, p. 386.

blables d'aspect, nés aux deux extrémités du monde, élevés dans des fortunes si différentes, étaient pourtant dignes de se rencontrer et avaient une sorte de fraternité intellectuelle; l'un, le ministre tout-puissant, l'Oriental, maître de fortunes immenses et de millions de vies, se condamnant au seuil de la vieillesse à des voyages fatigants pour visiter et comprendre l'Europe; l'autre, l'ancien élève-interprète, sorti d'un modeste intérieur bourgeois et consentant à quitter tout, à l'âge où d'autres sont encore au collège, entourés des soins et des câlineries de leur famille, pour s'en aller à des milliers de lieues dans un pays en proie aux horreurs de la guerre, dans une contrée que l'on disait presque sauvage et inaccessible aux Européens. Je ne sais pas ce que Li Hong-tchang, revenu chez lui, a pu dire aux Chinois sur « les diables d'Europe ». Mais je sais bien que Devéria a contribué, un des premiers en France, à nous faire mieux comprendre ceux que depuis 1860 et la prise de Pékin on traitait avec mépris de « barbares asiatiques ». Si nous sommes revenus à des idées plus saines, si nous trouvons des sujets d'estime et même d'admiration dans la beauté de l'art chinois, dans la culture intellectuelle des hautes classes et la suprématie donnée aux lettrés, dans la patience et la résignation du peuple, les mœurs de la famille et la morale de Confucius, nous le devons beaucoup à des hommes tels que Devéria. Et ce n'est certes pas une œuvre banale que d'avoir travaillé à rapprocher des peuples, à leur inspirer autre chose que du mépris l'un pour l'autre. Comme « le Persan » de Montesquieu, le Chinois, il y a trente ou quarante ans, passait pour un être extraordinaire et un peu comique.

Ce qu'il y avait de comique, c'était notre ignorance, et, en la dénonçant, on nous a rendus plus intelligents.

Déjà, de son temps, La Bruyère raillait finement ce ridicule qui consiste à prendre les peuples étrangers pour des barbares à peine dignes du nom d'hommes. « Si, dit-il, les ambassadeurs des princes étrangers étaient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derrière et à se faire entendre par interprète, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donnent la justesse de leurs réponses et le bon sens qui paraît quelquefois dans leurs discours... Nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous appelons barbares, et s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantés de voir d'autres peuples raisonner comme nous (*Des jugements*, XXII). » Devéria est donc un de ceux qui ont le mieux contribué à détruire un préjugé très enraciné chez nous, si tant est qu'il ait disparu. Ne convient-il pas de lui en faire honneur ?

En 1896, Devéria était promu officier de la Légion d'honneur et enfin, le 10 décembre 1897, élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en remplacement de M. Edmond Le Blant. A ce moment, on pouvait dire qu'il avait rempli toute sa destinée et qu'il n'avait plus qu'à en jouir. C'est alors qu'entra en scène la Némésis qui se charge de faire expier aux hommes leurs bonheurs. Déjà, en 1885, il avait eu la douleur de perdre sa femme et, avec elle, l'aide éclairée et intelligente de ses travaux, on peut même dire sa collaboratrice, car M^{me} Devéria avait, pendant plusieurs années, séjourné en Chine auprès de son mari. Excellente pianiste et auteur de compositions musi-

cales, elle avait écrit, dans le *Magasin Pittoresque*, une série d'articles sur la *Musique chez les Chinois* (parus en 1885). Resté seul avec un jeune fils né en 1882, Devéria sentit s'assombrir sa vie. Le grand honneur que vous lui fîtes en l'admettant parmi vous a été sa dernière joie. La maladie et les tourments physiques vinrent, à bref délai, empoisonner le peu de temps qui lui restait à vivre.

Pendant l'hiver de 1898 il fut atteint d'une pleurésie et ce coup ébranla très fortement une santé qui avait résisté aux séjours prolongés dans des pays exotiques. Le 17 mai 1899, il écrivait à M. Chavannes : « Ma douleur dans le dos, bien que diminuée, est encore très gênante quand je me tiens autrement que couché ou debout. Mes cours se font quand même, mais me fatiguent énormément. A parler une heure je ressens dans le poumon gauche des sifflements et des râles odieux... » L'été venu, bien qu'il ne se fit pas beaucoup d'illusion sur son état, il consentit à aller au Mont-Dore pour se soigner. Une nuit, le 12 juillet 1899, une hémorragie foudroyante se produisit. Un voisin entendit du bruit et, regardant sous la porte, aperçut un corps gisant par terre. On accourut, on le releva : Devéria était mort. Si sa pensée, dans cette solitude terrible et sous l'étreinte de la mort présente, a eu le temps de se reporter vers son frère aîné, vers son père, vers les souvenirs de sa jeunesse riieuse et ensoleillée, l'espoir de se réunir à ces êtres aimés, qui avaient formé son cœur et son cerveau, était encore capable d'adoucir l'amertume de sa fin cruelle.

Messieurs, Devéria était modeste et ennemi du fracas. Dans les cours silencieuses de l'Asie il avait appris la vanité

des pompes humaines et il s'était assimilé la finesse de l'Oriental. Les honneurs étaient venus à lui, mais ils ne l'avaient pas asservi. Décoré d'une foule d'ordres étrangers, grand officier du double Dragon de Chine, titulaire d'un ordre qui n'avait été concédé qu'à deux Européens, mandarin à globule de corail, homme officiel, diplomate, académicien, il ne voulut pas qu'on prononçât de discours sur sa tombe. Il se méfiait des harangues convenues et hâtives. Mais peut-être eût-il été ému et touché de lire les notices que lui ont consacrées des amis et des élèves, ceux qui le connaissaient et qui l'aimaient. Si j'ai réussi à faire passer dans la mienne quelque chose de leur émotion, de leur estime et de leur sympathie profonde, j'aurai, je crois, rendu à sa mémoire le seul hommage qu'il ait désiré

BIBLIOGRAPHIE

DES OEUVRES DE GABRIEL DEVÉRIA

1. *Pékin et le Nord de la Chine*, par M. T. CHOUTZÉ, 1873. Texte et dessins inédits. (*Tour du Monde*, t. XXXI, pp. 305-368; t. XXXII, pp. 193-256 (1876). [Sous un pseudonyme].)
2. *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam-Viêt-nam du XVI^e au XIX^e siècle*, d'après des documents chinois traduits pour la première fois et annotés par G. DEVÉRIA, premier interprète de la Légation de France en Chine, correspondant de l'École spéciale des Langues orientales vivantes. Ouvrage accompagné d'une carte. — Paris, Ernest Leroux, 1880, in-8°, x-102 pp. (Ce volume forme le vol. XIII des *Publications de l'École des Langues orientales vivantes*.)
3. *Examen de la stèle de Yen-t'ai, dissertation sur les caractères d'écriture employés par les Tartares Jou-tchen*. Extraite du *Houng-hue-in-yuan*, traduite et annotée par G. DEVÉRIA. (*Rev. de l'Extrême-Orient*, t. I, n° 2, avril-mai-juin 1882, pp. 173-186.)
4. *Mode d'estampage usité en Chine*, par G. DEVÉRIA, 1881. (*Rev. de l'Extrême-Orient*, t. I, 1882, pp. 142-144.)
5. *Sur un éventail*. Imité d'une poésie chinoise, par T. CHOUTZÉ. (*Rev. de l'Extrême-Orient*, t. I, 1882, p. 145.)
6. *Liturgie bouddhique*, par G. DEVÉRIA. (*Rev. de l'Extrême-Orient*, 1882, t. I, p. 318.)
7. *En bateau*, par T. CHOUTZÉ. (*Rev. de l'Extrême-Orient*, 1882, t. I, p. 489.)
8. *Alphabet ouïgour. Notice de Thao-tsong-y (XIV^e siècle)*, par G. DEVÉRIA. (*Rev. de l'Extrême-Orient*, t. II, 1883, n° 3, pp. 287-288.)

9. *La frontière sino-annamite*. Description géographique et ethnographique, d'après des documents officiels chinois, traduits pour la première fois par G. DEVÉRIA, membre correspondant de l'École spéciale des Langues orientales vivantes. Paris, Ernest Leroux, 1886, grand in-8°, xvii-182 pp. (Forme le I^{er} vol. de la 3^e série des *Publications de l'École des Langues orientales vivantes*. L'ouvrage se compose de deux parties : I. Notes géographiques; — II. Notes ethnographiques.)
10. *Un mariage impérial chinois*. Cérémonial traduit par G. DEVÉRIA, secrétaire interprète du gouvernement. — Paris, Ernest Leroux, 1887, in-12, 186 pp. (Ce volume forme le vol. LI de la *Bibliothèque orientale elzévirienne*.)
11. *Inscriptions recueillies à Kara-Koroum*. Relevé des différents signes figurant dans les copies rapportées par M. Yadrintzoff, par G. DEVÉRIA. (*T'oung-Pao*, t. I, octobre 1890, pp. 275-276.)
12. *Inscriptions sibériennes*, par G. DEVÉRIA. (Séance du 21 novembre 1890.) (*Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, Comptes rendus*, 1890, IV^e série, t. XVIII, pp. 448-458.)
13. *La stèle funéraire de Kiuèh-T'eghin*. Notice de Ye-lu-tchou (XIII^e siècle), Extraite de l'ouvrage intitulé *Choang-ki-tsouei-in-tsi*. Traduction de G. DEVÉRIA, professeur à l'École des Langues orientales. (*T'oung-Pao*, t. II, septembre 1891, pp. 229-231). Avec une planche.
14. *Observations de M. Devéria sur l'écriture turke-altaïque, la stèle de Gueuk Téghin et l'emplacement de Karakoroum*, communiquées par M. HAMY. (Séance du 23 septembre 1891.) (*Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, Comptes rendus*, 1891, IV^e série, t. XIX, pp. 365-368.)
15. *Les Lolos et les Miao-tze*, à propos d'une brochure du P. VIAL, missionnaire apostolique au Yunnan, par G. DEVÉRIA. (*Journ. Asiatique*, VIII^e série, t. XVIII, septembre-octobre 1891, pp. 356-369.)
16. *Sépultures impériales de la dynastie Ta-Ts'ing*, par G. DEVÉRIA. (*T'oung-Pao*, t. III, octobre 1892, pp. 418-421.) (Extrait du *Ta-Tsing Hœi-tien che-li*.)
17. *Transcription, analyse et traduction des fragments chinois du second et du troisième monument*, par G. DEVÉRIA. (*Inscriptions de l'Orkhon*, recueillies par l'expédition Finnoise en 1890, et publiées par la Société Finno-Ougrienne. Helsingfors, 1892, in-fol. à 2 col.)

18. *Origine de l'Islamisme en Chine*, deux légendes musulmanes chinoises, pèlerinages de Ma Fou-tch'ou, par G. DEVÉRIA. (*Centenaire de l'École des Langues orientales vivantes*, 1795-1895. *Recueil de Mémoires...* Paris, Impr. Nat., MDCCCXCV, pp. 305-355.)
19. *Notice biographique sur Théodule Devéria* (1831-1871), par G. DEVÉRIA. Paris, Leroux, 1895, in-8°, XLVIII pp. La même a été insérée dans le tome IV de la *Bibliothèque égyptologique*, publiée par G. MASPERO, *Mémoires et fragments de Théodule Devéria*. (Leroux, 1896.)
20. *Histoire du Collège des Interprètes de Péking* (fragment), par G. DEVÉRIA, professeur à l'École des Langues orientales vivantes. (*Mélanges Charles de Harlez*. Louvain, E. J. Brill, 1896, in-4°, pp. 94-102.)
21. *Notes d'épigraphie mongole-chinoise*, par G. DEVÉRIA, avec une notice de M. W. BANG. Extrait du *Journal Asiatique* (nos de septembre-octobre et de novembre-décembre 1896.) Paris, Impr. Nat., MDCCCXCVII, br. in-8°, pp. 87. (*Journ. Asiatique*, juillet-août 1896, pp. 94-128; novembre-décembre, pp. 395-443.)
22. *Estampages d'inscriptions chinoises* provenant de la mission de MM. Duret et Rhins et Grenard. Note de G. DEVÉRIA. (*Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, Comptes rendus*, mai-juin 1897, pp. 263-281. Il y a treize inscriptions) dont celle complète de Si-ngan fou.)
23. *Musulmans et Manichéens chinois*, par G. DEVÉRIA. Extrait du *Journal Asiatique*. Paris, Impr. Nat., MDCCCXCVIII, in-8°, p. 46. (Tirage à part, revu et augmenté de l'article paru dans le *Journ. Asiatique*, novembre-décembre, 1897, pp. 445-484.)
24. *Stèle Si-Hia de Leang-tcheou*, par G. DEVÉRIA, avec une notice de M. S. W. BUSHELL. Extrait du *Journal Asiatique*. Paris, Impr. Nat., MDCCCXCVIII, br. in-8°, 24 pp., 1 pl. (*Journ. Asiatique*, janvier-février 1898, pp. 53-74.)
25. *L'écriture du royaume de Si-Hia ou Tangout*, par G. DEVÉRIA. Extrait des *Mémoires présentés par divers Savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1^{re} série, t. XI, 1^{re} partie. (Paris, Impr. Nat., MDCCCXCVIII, in-4°, 31 pp., 2 pl.)